

# Paroles, objets et art contemporain

Tombeau de la musique contemporaine

le blog de François SERVENIERE

[http://www.esolem-production.com/20110629\\_BLOG\\_ParolesObjetsEtArtContemporain.pdf](http://www.esolem-production.com/20110629_BLOG_ParolesObjetsEtArtContemporain.pdf)



À part leurs énormes pavés théoriques et presque illisibles qu'il faut se " taper " pendant les études, que font les idéologues de l'art contemporain ? Que font ces théoriciens de l'inutile ? J'en apprend plus sur l'architecture en allant visiter Rome, New-York, Paris, qu'en me plongeant dans les discours, en écoutant les œuvres musicales des génies du passé et du présent qu'en lisant les critiques ou les théories fumeuses.

La seule preuve qu'on puisse donner et laisser au monde d'une vérité éclairante sur l'époque que l'on vit est le " faire ". Le " dire " sera toujours inférieur, en expression, en énergie, en témoignage, en transmission des savoirs. La seule trace de notre existence créatrice qu'on puisse léguer à nos contemporains et aux générations futures est notre " œuvre ", celle qui est palpable au sens physique du terme. Critiquer, parler, fustiger, vilipender, frapper d'ostracisme peuvent se résumer en fait en deux mots au bout du compte : " *verba volant* ". Les écrits, les objets, les constructions restent, éclairent le futur. Les paroles s'envolent avec le vent qui passe et sont au sens strict secondaires, accessoires. Que faire dans ce monde schizophrène aux moyens de communication délirants où la parole est devenue centrale dans les médias, où toute personne souvent même sans aucune expérience dans un domaine se permet de critiquer et juger autrui, son métier, ses compétences, son être enfin dont elle ne connaît stricto sensu ni l'alpha ni l'omega, où le pouvoir est détenu par les gens *qui parlent* alors qu'il devrait être détenu par les gens *qui font* ? Que faire contre ce délire de communication ? Que faire contre cette orgie inutile de mots ?

Enfin que faire quand les trois chiennes de garde, méchanceté, connerie et jalousie, chassent en meute, cherchent un os à ronger et pourchassent l'animal blessé jusqu'à l'hallali ? La France actuelle dans toute sa splendeur ! Des fontaines de *Fables* à tous les coins de rue ! Ça cancanne, ça commère, ça confabule grave ! Autrefois, on aurait répondu par un lapidaire " *Arrête de causer, bosse !* ".

Mon vénérable grand-père, Rémy Gourdin-Servenièrre (1889-1975), avait donc répondu en son temps à la question " *Que faire ?* " par son célèbre aphorisme à l'origine du titre de ce livre : " *Bien faire et laisser braire* ". Je n'avais pas encore fait l'exégèse du texte... Pour ceux qui n'en auraient pas encore bien saisi le sens profond, la phrase signifie " *Faire son métier le mieux possible et laisser parler les ânes* ".

Au pays du socialisme envieux défendu par la minorité d'un peuple qui ne supporte plus depuis 1789 qu'une tête dépasse pourvu qu'on guillotine ici ou là scientifiquement, physiquement ou symboliquement tout ce qui excède la norme ou la moyenne, il savait de quoi il parlait. Il est affolant de voir comment ce territoire s'est effondré philosophiquement, créativement comme productivement sous les coups de boutoir de cette bêtise humaine au ras du sol colportant ragots et médisances comme le pain quotidien, sous la pénétration imposée à tout le corps social de leurs théories fumeuses d'idéologues sectaires et incompetents, nuls en tout et bons à rien, mettant en faillite tout ce qu'ils touchent, aux productions dont personne ne veut même pas dans leurs quartiers où ils auraient pu rendre un service de proximité qui aurait constitué un bon début bien que leur seuil de Peter aurait été franchi immédiatement, tendance désormais ordinaire jusqu'au sommet de l'État et des entreprises nationalisées et

fiers d'en être, tout en n'oubliant jamais de toucher le pactole quand ils se font virer après avoir plombé les entités qu'ils dirigeaient par leur gestion calamiteuse, se présentant comme chantre et nombril de la raison et du savoir, défendant la stupidité institutionnelle incarnée aux yeux du monde comme étendard national, voulant l'exporter ailleurs alors que personne n'en veut. Ouf ! Comme on les comprend ! Partager cette régression intellectuelle et juridique manifeste, dans tous les domaines, à quoi bon ? L'humanité préfère le progrès, depuis toujours. Il ne suffit pas de s'en goberger de mots et d'élucubrations fâcheuses, notoirement inopérantes. Il faut le vouloir, le faire, le construire, l'incarner. De plus, cette idéologie a constamment préféré le chaos, les voleurs et les criminels, de préférence en liberté et forcément innocents car victimes de la société : de notoriété publique, c'est son fond de commerce historique. Ses extrêmes recommandent littéralement dans ses textes de voler, de violer, de tuer, d'incendier, de se servir sur la bête, de corrompre, d'accrocher ceux qui ne sont pas dans sa norme à des crocs de boucher : “ *Tout est à nous, rien est à eux...* ” Ils ont appliqué le programme à la lettre, invariablement bardés des mêmes pitoyables idées à la boutonnière, sans cesse en train de reproduire un modèle qui vire constamment au naufrage.

Pharmacien de formation comme son fils mon père, indépendant par profession, philosophie et religion, Pépé avait “ pratiqué la chirurgie ” (euphémisme) pendant la grande boucherie des tranchées de 14-18 lors de laquelle il obtint la Croix de Guerre entre autres décorations... Des hommes de terrain, des vrais, pas des bureaucrates technocrates veules et profiteurs tel qu'il en pullule aujourd'hui comme dans une fourmilière ! Mais est-ce si facile de ne rien écouter, de ne rien entendre, quand les torchons et les tas de fumier sont mis en batterie par des salauds à la solde de médiocres pour déstabiliser, pour détruire les gens et leur famille, leur carrière, leurs projets, leurs espérances... ou tout simplement pour tuer ? Il faudrait être sourd. Quant à cette petite affligeante qui se positionne comme référente parce qu'elle est étatiste ou dépend d'un quelconque service public ou assimilé, pourtant indispensable dans sa version utile, honnête, juste et impartiale, qui a oublié jusqu'à la signification originelle du terme *Service Public* qui signifie dorénavant pour eux tout d'abord “ se servir ”, je lui demande juste de regarder ce qui se passe dans la sphère privée avant d'insulter à tort et à travers un monde intellectuel, productif et créatif qui exporte ses créations et réalisations avec succès, qui a déjà vingt années d'avance au minimum sur ce peloton d'éléphants avachis parce que gavés et engraisés sur le corps d'un peuple spolié et appauvri selon le bréviaire marxiste-léniniste jusqu'à l'os, jusqu'à l'insupportable. Parce que tout simplement quand on a un minimum d'intelligence et de bon sens, choses assez rares en ces endroits de pure idéologie, on ne tue pas ce qui nous nourrit, sinon cela s'appelle “ *scier la branche sur laquelle on est assis* ” ! Pour conclure ce paragraphe, n'a-t-on pas affaire ici de manière éloquente pour l'édification future de notre histoire contemporaine à ce que l'on appelle communément la *Dictature de la Médiocrité*, maladie ayant phagocyté un pays autrefois grand et illustre bien décrite par Winston Churchill dans sa phrase mémorable. Cette dernière synthétisera éternellement le drame vécu par les peuples infectés, charge à la descendance des auteurs de ce crime politique, économique et social d'assumer le pathétique et lourd héritage : “ *Le socialisme, c'est la philosophie de l'échec, le credo des ignares et le prêche des envieux, sa mission est de distribuer la misère de manière égalitaire pour le peuple* ”. Quant au domaine idéologique prétendument purifié, il se distinguera à jamais par une tare héréditaire magnifiquement résumée par Albert Camus : “ *Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde* ”.

Certains me répondront afin de décrédibiliser cette prétention victimaire par le célèbre aphorisme de Nietzsche revendiqué aussi par Goethe, deux allemands : “ *Ce qui ne te tue pas te rend plus fort* ”... Désolé, mais lorsqu'on tape sur quelqu'un à bras raccourcis sans cesse, moralement ou psychologiquement, fiscalement quand ce n'est pas physiquement, je doute que les résistances de cette personne soient infinies... Peu de rescapés du goulag, du laogai et des camps de la mort ! Enfin les survivants ne furent pas toujours les meilleurs d'entre les internés.

Et puis un détail qui tue, si l'on peut dire : les morts ne peuvent plus parler pour se défendre ; on ne peut savoir si la violence contre eux les a rendus plus forts. Étonnant de plus de voir le nombre de savonnières ou savonnières de planches aux enterrements ! Ça pleure, ça gesticule, ça renifle, ça pontifie, ça glorifie... De manière souvent inversement proportionnelle aux regrets ressentis lors de la disparition du défunt. De plus, dans la psychologie contemporaine, on a enfin compris que les mots étaient des armes, des flèches et des pierres. Des armes pour tuer, au sens littéral ! Des personnages sans scrupules et sans vergogne les utilisent sciemment et de manière répétitive afin de blesser l'amour propre de l'individu à abattre, par lapidation et *telumation* ni plus ni moins, jusqu'à l'anéantissement. Les psychiatres du XXI<sup>e</sup> siècle ont enfin défini ce crime social si commun : *le harcèlement moral*. Car ceux qui le pratiquent, les *pervers narcissiques*, sont de véritables prédateurs, des criminels en gants blancs qui ont fait du noyautage sournois et de la destruction d'autrui par petites touches un art à part entière. Une déstabilisation, un échec, un accident, un licenciement ? On se frotte les mains : la voie est libre ! On constate d'ailleurs très souvent des taux anormalement élevés de divorces, de dépressions, de suicides et de morts prématurées dans leurs entourages immédiats. Les fuir ! Bien qu'ils soient très couramment en haut du pavé, disposant des leviers de pouvoir...

Revenons, à la suite de cette première exclamation viscérale issue de l'expérience et des échecs de la vie, au rôle de l'art contemporain, à la place de la théorie et de la critique dans cette expression artistique. Il faut en premier lieu replacer le contexte du "faire", du "enseigner" et du "dire" grâce à la phrase étourdissante du compositeur Robert Schumann (1810-1856) à laquelle je ne cesse de me référer : "*Dans toute discipline, les gens qui y participent se répartissent en trois catégories : au sommet ceux qui la font, en dessous ceux qui l'enseignent et enfin en bas ceux qui en parlent*". Premier réflexe donc quand nous avons affaire à un beau parleur, catégoriser sa parole : est-ce celle d'un *agissant*, d'un *enseignant* ou d'un *commentant* ? Il paraîtra évident à tous et à toutes que cette simple analyse suffit à accréditer les propos de celui qui s'exprime. En effet, pas besoin de deuxième réflexe, le primordial expurgera instantanément la problématique ! Comme tout le monde j'aime le commentateur qui sait de quoi il parle parce qu'il pratique la discipline, à l'instar des Maîtres bâtisseurs de cathédrales - leurs descendants sont les Compagnons du devoir actuels - qui formaient et étaient écoutés parce que leurs constructions argumentaient pour eux. En ces temps de cacophonie des mots, nous sommes obligés de revenir à l'essentiel et de nous poser, de poser à autrui, les questions fondamentales : "*quelle est ton expérience pour parler ainsi ?*" et "*montre-nous ta cathédrale pour appuyer tes dires !*" L'individu qui a construit ses cathédrales peut parler et instruire de ces choses. Celui qui ne l'a pas fait écoute, apprend, apprend à faire... et après peut se mettre à enseigner et à commenter.

Sinon, il se tait.

Constats qui ramènent l'hystérie et le caractère abscons de l'art contemporain à des querelles de cours d'écoles. Appuyé, défendu, justifié, noyauté, "tribalisé" par une cohorte d'idéologues, de théoriciens, d'interprètes mécaniciens, de pédagogues non praticiens, de chercheurs qui ne trouvent jamais, de faux démiurges, de relais d'information, de soutiens politiques, professionnels et médiatiques de toutes sortes, ses disciples ressemblent aux grands prêtres d'une secte et ne sont en réalité que la technostucture des commissaires politiques du parti unique et dominant sur laquelle vivent, croissent et se reproduisent toutes les sociétés dictatoriales, telle une espèce de nouveau clergé qui vivrait des prébendes publiques et du mécénat privé sans se poser les vraies questions et faire les vraies constatations suivantes, qui mettraient évidemment et immédiatement en danger son fond de commerce.

Qui se résument ainsi, crûment :

- Toute musique actuelle, plus généralement toute manifestation humaine, est contemporaine par essence de son époque, comme toute musique ou tout art de tout temps au moment où ils sont produits.

Associer donc une période musicale à un terme générique de l'histoire est un contre-sens, voire une escroquerie intellectuelle, comme il l'a déjà été précédemment démontré. Puisque la musique contemporaine est celle d'aujourd'hui, celle d'hier est celle du passé, celle de demain celle du futur. En s'érigeant *contemporains* par définition, ces faux démiurges ont accaparé le présent sans jamais avoir à justifier de leur incapacité manifeste à s'associer au progrès réel qui les dépassera toujours, comme se sont affublés du nom de *progressistes* ceux qui sont incapables de progresser et d'évoluer avec leur temps. S'auto définissant comme *personnes de progrès* ou comme *artistes contemporains*, ils peuvent donc rester figés dans une idéologie ou une pratique artistique qui de notoriété publique procède d'un statu quo invariant depuis plusieurs dizaines d'années au moins, voire plus d'un siècle au pire. Eux-mêmes constatent dépités que la musique a moins évolué en 100 ans sous leur influence qu'en 30 au cours du XIX<sup>e</sup> siècle sous un système ouvert et libéral. Dans la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle, le progrès technologique - donc économique et social par la communication globalisée - est le seul fait du monde libéral, de la *Silicon Valley* entre autres. Le progrès est nécessairement libéral, la régression inmanquablement socialiste. L'idéologie collectiviste appliquée - même combat dans la *musique contemporaine* - est nécessairement régressive alors que la liberté d'agir et de créer tous azimuts permet de laisser les idées au grand air, le progrès *réel* - là *non rhétorique* et *non théorique* - faisant nécessairement tâche d'huile par ses cercles vertueux. Ce qui motive intrinsèquement l'être créatif (notoirement libéral) est d'obtenir les conditions les plus favorables, les moins contraignantes, pour exercer ses talents afin de les amener à l'excellence dont il est capable, à la recherche d'une perfection élitiste étrangère au concept de moyenne. Ce qui motive essentiellement le collectivisme, c'est de raboter toutes les inégalités par la contrainte généralisée pour ramener le tout à la moyenne, ce qui ne peut aboutir qu'au nivellement de la créativité et du progrès global dont profiterait finalement la collectivité toute entière par la richesse créée. Une locomotive puissante, légère, moderne et rapide attire l'ensemble vers l'excellence. Un vieux train de marchandise poussif, lourd et usé - la réalité des sociétés collectivistes - emmène l'ensemble lentement. Vers où ? On ne sait jamais... L'État est nécessaire dans ses fonctions primaires et régaliennes. Bien évidemment, sinon ce serait le chaos ! Mais au-delà, il entre immédiatement dans le champ de ses incompétences. " *L'État n'entend rien à l'art* " avait énoncé avec une justesse historique Gustave Courbet. Que dire de plus ? Triste d'être encore obligé de répéter à notre époque "moderne" ces lapalissades quand tous les pays touchés par les syndromes égalitaristes et étatistes - le nôtre y compris - s'écroulent les uns après les autres sans exception, étouffés par leur endettement et la chasse au "riche" (via la guillotine fiscale), qui s'enfuit en toute logique survivaliste. Merci les idéologues "chimiquement purs" de nous avoir fait passer " *de la lumière à l'obscurité* " ! On ne peut dire moins en reprenant à l'inverse leur formulation historique. La France est devenue sinistre sous le centralisme communisant (maqué au passage avec un capitalisme de connivence devenu nécessaire pour assurer les fins de mois) qui d'ailleurs nulle part n'a jamais eu d'autre couleur. Il faut avoir le courage de le dire haut et fort : nous assistons à un échec économique qui s'est propagé tel un cancer. En fait, quelles que soient sa forme ou sa couleur, qu'il soit de droite ou de gauche ou des extrêmes, qu'il baigne dans le sang ou les déjections, qu'il soit enrobé de chocolat ou de confiture, le socialisme n'a jamais vraiment et nulle part ailleurs changé de nature profonde : c'est un crime contre l'humanité. Sa musique et son art contemporain officiels n'ont pas créé d'autre ton : de la sinistrose. Les italiens au moins sont linguistiquement honnêtes : *sinistro* = gauche. Le socialisme est une religion d'ignorants et à ses extrêmes, de terroristes. Le langage international de la musique est quant à lui italien : *piano, fortissimo, a piacere, al dente...* Le *bel canto* est l'art du beau chant. Là-bas, on aime la musique, la belle musique, la mélodie, interdites de séjour derrière les barbelés et les blockhaus de la *musique contemporaine* française. À choisir entre le climat musical *appassionato, amoroso* et *festivo* italien qui réjouit l'âme et les sens, et les forteresses conceptuelles françaises, qui pourrait m'accuser de choisir mon camp, *the best* ? L'amour m'a donné la vie sur les bords du Lac de Côme... On n'échappe pas à ses origines.

- Le public n'a pas toujours tort. Il choisit la musique contemporaine dont il a besoin et rejette celle qui l'emmerde. La musique est aussi nécessaire que l'air, l'eau, la terre et le feu. N'est-elle pas le produit des autres éléments, la fille de l'Univers ? Le public sait que les poisons et les lieux géographiques délétères existent, c'est la raison pour laquelle il les évite, naturellement. Il en va de même pour la mauvaise musique, il la rejette par instinct, sentant bien qu'il s'y empoisonnerait ou y périrait s'il s'y jetait. La mauvaise musique est aussi destructrice que les mauvais aliments, les gaz toxiques, l'eau croupie, les idéologies perverses, mensongères et au bout du compte manipulatrices. L'homme moderne, en refusant totalement une expression sonore qui ne lui plaît pas, agit avec ses premiers sens comme l'être biologique qu'il est avant toute chose. Car la musique parle à tous les cerveaux, du limbique au cortex. Inversement, l'auditeur s'adonnera et s'abandonnera corps et biens et en toute confiance à la vraie et bonne musique, parce qu'elle sera excellente pour son cœur, son corps et son esprit. Les gammes tempérées et leurs déclinaisons tonales ne sont pas des idéologies ou des dogmes inventés par quelques hommes, elles sont des faits naturels, des découvertes scientifiques anciennes aussi essentielles que les couleurs fondamentales rouge, jaune, bleu. Il est donc inutile de lutter contre la nature car "*chassez le naturel, il revient au galop*". On fait cette expérience quand on laisse un terrain à l'abandon. En moins de 5 ans c'est l'Amazonie ! L'arc-en-ciel, comme les musiques atonale, spectrale ou contemporaine, contient toutes les couleurs, certes... Il n'empêche : le caractère, la personnalité, le "tempérament", se distinguent toujours grâce aux couleurs principales, avec la *simplicité* qui navigue habituellement de concert avec la *synthèse*.

- Dans tout art il y a une métaphore du progrès. Mais il y a aussi la nécessité d'être éclairant. Quand un artiste prétend que "*Dans mes écrits, dès que je sens une référence, je la supprime*", il est prétentieux, arrogant et malhonnête, parce que s'il avait la connaissance totale et la science infuse qui lui permette une démarche aussi absolutiste, il devrait livrer page blanche. Quel cuisinier ou architecte pourrait parler ainsi, se dire qu'il n'utiliserait jamais aucune référence, aucune recette ? Un fait : notre culture individuelle n'est constituée que de références et de récurrences, il était nécessaire aussi de le rappeler. Constats qui nous ramènent ensuite à la phrase historique et inimaginable d'un professeur de composition du conservatoire national de la capitale française, furieux après l'exécution publique de l'œuvre d'un de ses élèves, le fustigeant en lui assenant un "*Je n'aime pas vos quintes et vos octaves*"... En fait les quintes et octaves *justes* (5 et 8) étaient là "interdites" dans les années 1980-90 par l'idéologie dominante alors que celle-ci ne voulait entendre que des octaves et des quintes diminuées dans les œuvres, soit les écarts théoriques de 4+ ou 5- (appelé le *triton satanique* à l'époque classique, comme par hasard...) et de 7+ ou 8-. Mais ce n'était que la suite logique de l'esprit docédaphoniste et de son épigone doctrine rigoriste, le sérialisme intégral...

Peu de commentaires à faire, mais phrases authentiques qui renseignent l'esprit sur la situation suivante : "ou quand l'idéologue et l'idéologie pètent un câble". Souvent, beaucoup trop souvent... Pour comprendre le ridicule avancé, comment aurions-nous réagi si un professeur idéologue des Beaux-Arts avait interdit à ses élèves de peindre en rouge, bleu ou jaune ? Si son homologue de l'École d'Architecture avait interdit aux siens de dessiner des cubes, des globes ou des pyramides ? Celui de l'École Navale de dessiner des carènes qui flottent à l'image des animaux marins ? Celui de l'École Normale Supérieure d'écrire à l'imparfait et au futur ? Celui de Sciences Po avait interdit la connaissance et l'usage de la théorie de l'offre et de la demande à ses élèves ? Il(s) aurai(en)t passé pour un(des) crétin(s) !

C'est tout simplement de cela dont il s'agit.

Conclusions :

- La **première erreur** d'un certain *art contemporain* a été de vouloir supprimer les références à d'autres périodes artistiques. Les feuilles et les branches d'un arbre (que l'on pourrait comparer aux artistes et aux voies artistiques) pourraient-elles continuer à vivre si l'on coupait le tronc ?

- La **deuxième erreur** d'un certain *art contemporain* a été de se couper de son public, de croire qu'il pouvait exister sans lui.

- La **troisième erreur** d'un certain *art contemporain* a été de “ *passer par les armes* ” tous ceux qui ne pensaient pas comme lui. Dirigisme et totalitarisme peuvent-ils rimer avec art et liberté ?

- La **quatrième erreur** d'un certain *art contemporain* a été d'oublier par son discours doctrinaire, le plaisir et l'humour, le bonheur et la félicité, essences essentielles de la musique. Basique !

- La **cinquième erreur** d'un certain *art contemporain* a été de manquer d'intelligence et de ne pas voir assez tôt qu'il faisait fausse route, entraînant par là même dans sa dérive sectaire de multiples talents sincères en les ayant dépouillés de toute leur richesse humaine et créative dans un temps où le cynisme et la déprime ambiants auraient eu grand besoin qu'on leur oppose une vision grande, généreuse, joyeuse, éclairée sur la vie, la destinée, le futur. Qu'on leur apporte par l'art une vision d'espérance et d'amour, un projet d'avenir, un chemin éclairé. Philosophique !

Et puis, et puis, et puis... Je ne suis pas aussi docte et musicologue que mes confrères *néo* dont j'admire et soutiens les positions, les combats, la science musicale. Je leur laisse donc la partie théorique. Je m'en tiendrai à la partie symbolique, pratique, humaine et sentimentale. Le terreau sur lequel croît la musique. Dans ce jardin d'Eden abandonné par “ l'esthétique ” de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, je n'oublierai jamais que je suis un homme, un frère, un père, un mari, un amant, un ami, un copain, un collègue. J'ai donc des humains dans mon entourage (!), pas que des cerveaux ploutoniens détachés de la terre qu'ils foulent, de l'eau qu'ils boivent, de l'air qu'ils respirent, des corps qu'ils touchent, mais aussi des êtres de chair et d'os, des êtres sensibles remplis de sentiments et de sensations au quotidien. Et la question centrale posée à ces humains est : “ *En quoi cette musique contemporaine inaudible peut-elle m'aider au jour le jour, dans ma relation avec les autres, alors qu'elle n'évoque et ne sait parler que d'horreurs, de conflits, de crimes, de sombres desseins, de couleurs noires et grises, des bas fonds de l'humanité ?* ” Je ne métaphorise aucunement et gratuitement dans mon esprit par ces mots, comme chacun sait. Je ne fais que pratiquer l'analogie entre les couleurs objectives de cette musique - l'horreur, le chaos, etc. - et les situations sociales, humaines, naturelles qu'elles m'évoquent sensiblement. Alors oui, cela déplaît, forcément ! Las, je suis un bio, pas un robot. J'ai encore des sens, une âme, des sentiments et des sensations. Je me fie à eux plus qu'à n'importe quels arguments cartésiens ou constructions scientifiques. La catharsis artistique qui consiste à traiter le mal par le mal ne peut plus suffire à justifier ces chapelets infinis d'horreurs stylistiques. Il faut aussi traiter le mal par le bien et le beau. Enfin, toute la polémique devient claire quand on connaît l'origine idéologique des adeptes de la *musique contemporaine*, car celle-ci fut depuis son origine défendue politiquement par des extrémistes, des gens qui détestaient l'humanité tant qu'elle n'était pas astreinte à leurs objectifs obligatoires de “ progrès ”. Leurs comportements à l'égard de ceux qui s'y opposèrent n'aura jamais rien dit d'autre : “ *Tous au goulag ! Des nauséabonds, des populistes ! L'extrême-droite en personne !* ” La *reductio ad hitlerum* comme seul argument. Le discours et la rhétorique historiques ne différèrent guère de ceux des procès staliniens. Soit “ *Combien de morts encore pour l'avènement de ce progrès ?* ”

En fait, cette *musique contemporaine*, comme sa mère l'*idéologie progressiste* qui l'a mise au monde, n'a jamais autant aimé que ce qu'elle a toujours dénoncé : la dictature par la dialectique, les organisations humaines construites sur des impasses idéologiques, les champs de mines et de ruines, les criminels sanguinaires, les peuples assujettis à sa pensée unique, ceux que l'on déplace ou extermine sur place s'ils ne veulent pas se déplacer pour faire place nette à la *nouvelle société*, à l'*homme nouveau*, les sociétés où les humains sont transformés en zombies et en clones voire en tablettes de nourriture après euthanasie à un âge prédéterminé, 67 ans selon certains “ rétho théoriciens ” socialistes... Là aussi, je vous laisse compléter la liste car toutes leurs idées sont publiques, il suffit de les chercher. Enfin, on n'utilisa cette expression sonore au cinéma dans les cinquante dernières années que pour illustrer ces horreurs.

Hélas, après tous ces constats, des faits et en aucun cas des opinions, j'ai bien peur que cette "musique", ce style, ce genre, ces couleurs, ne puissent jamais m'aider, et quiconque dans l'avenir mélomane ou non, dans mes projets et besoins utilitaristes, sentimentaux et sensationnels que la musique ancienne jusqu'en 1945 prolongée au cinéma et dans la variété en se métamorphosant naturellement, a comblé chez tous les êtres humains. En effet, compositeurs d'aujourd'hui, essayez donc d'écrire, avec le matériau de la *musique contemporaine*, des berceuses, des lettres d'amour, des hymnes, des cantates, des danses et des chants de groupes pour se réunir autour d'un feu, des évocations naturelles, des paysages enchanteurs, des bains avec sa dulcinée dans des fontaines d'eau chaude, du temps passé à se dorer au soleil, le lever et le coucher de ce dernier, la lune et le vertige du cosmos, la caresse du vent sur la peau, la beauté, la joie de vivre, le rire... Je vous laisse le plaisir de compléter la liste infinie des styles et genres de musiques associés aux bonheurs de l'existence. Essayez donc ! Vous n'y arriverez jamais. Il n'y a pas d'amour en ces lieux. L'amour et la musique sont consubstantiels de la création de l'Univers depuis son origine, de son langage et de ses briques primitifs. Ils en sont la substance même. Sinon il n'y aurait jamais eu de vie en son sein. Afin de le comprendre, je conseille à chacun de se référer au dernier opus d'Alfred Tomatis *Écouter l'Univers*.

Par opposition, cette *musique contemporaine*, ce style, ce genre, ces couleurs, n'auront à jamais été destinés qu'à l'évocation de l'horreur, des déchets, des déjections, du cauchemar, du chaos, de la mort. La *musique contemporaine* déteste la vie, c'est la triste réalité. Je vous laisse ici aussi compléter la liste, *l'art contemporain du XX<sup>e</sup> siècle* (sic!) n'ayant jamais été avare à ces sujets. Réécoutons alors le *Requiem* de Mozart, ceux de Fauré et de Duruflé... Comment parler de la mort avec autant de joie et d'espoir, de dignité et de hauteur de vue, d'espérance dans l'humanité ? Tout ce qui manque malheureusement à ces *compositeurs contem-porains* et à leurs œuvres. On ne pourra malheureusement jamais mieux faire.

A l'adresse de ces idéologues qui se gobergent d'une musique universellement détestée partout (par tous), édiflée pour dénoncer moralement les crimes des années 1930, 40, 50... - "*la ficelle commence à être un peu usée*" - il me paraît dorénavant plus "convenable" (le mot va faire hurler, car il émane des *conventions*, l'abominable domaine systémique détesté par le faux moderne qui continue pourtant d'utiliser sa langue natale si *conventionnelle* pour s'exprimer toujours avec beaucoup de recherche linguistique remplie de *conventions*) ou "moderne", d'accepter le progrès tel qu'il se présente et que la presque totalité des humains approuve, de composer "*une musique belle en soi*" (Khatchatourian) qu'une musique sinistre, car "*la beauté sauvera le monde*" (Dostoïevski).

Pas les horreurs musicales qu'ils composent !

L'art étant un phare pour l'humanité, quand il induit celle-ci vers le chaos, comment s'étonner alors que la société devienne chaotique à son tour ?

Une dernière constatation. Je demande souvent à des artistes plasticiens et des écrivains contemporains - là c'est le terme de la langue française que j'utilise et non le déterminant stylistique - la musique qu'ils écoutent en créant et en écrivant. Comme chacun sait, la pratique est un quasi *modus vivendi* de l'artiste non attaché à la création sonore. Oui, car dans ce dernier cas, entendre des sons en créant de la musique provoque un phénomène stérilisant, c'est logique. La réponse chez les premiers fuse alors sans détour, d'une seule voix. En musique classique, les choix éclectiques semblent s'arrêter aux années 1930 pour les plus cultivés. En variété actuelle, musiques de films, jazz, etc. , toutes jusqu'aux dernières créations les plus récentes sont évidemment plébiscitées. C'est d'ailleurs la vraie musique contemporaine. La *musique contemporaine* dite "sérieuse" ou "classique" semble, même chez les contemporains plasticiens et écrivains qui tiennent un discours analogue à celui des *compositeurs contemporains*, unanimement rejetée comme source d'inspiration.

De même, lorsqu'un journaliste des années 1990 demanda à quelques interprètes de l'EIC (Ensemble Intercontemporain - IRCAM) la musique qu'ils écoutaient le soir en rentrant chez eux " *pour leur plaisir* ", les réponses furent là aussi unanimes : " *du jazz* ". En somme, certainement pour se laver les oreilles de tant de salissures subies en journée de travail. Le conducteur de rame de métro ne pense pas autrement. Mais bon, tant que l'interprète de " *musique intercontemporaine* " ne consulte pas, ne réclame pas de dédommagements à son employeur pour maladie professionnelle ou mise en danger de la vie d'autrui par pollution sonore, ne demande pas à son syndicat de le représenter pour cause d'atteinte à son équilibre physique et mental ou de harcèlement moral en situation professionnelle, l'honneur est sauf. Il n'est pas certain par contre que le contribuable qui voit ses impôts employés de manière outrageusement inutile à la collectivité, sauf à quelques créations de logiciels loin d'être dernier cri, soit du même avis. Les discours creux finissent par lasser et coûter cher, rien d'original, surtout quand ils doivent masquer une créativité musicale au bord de l'asphyxie et du stade terminal. Il n'est ni indécent ni populiste de nos jours de redire que les impôts sont dédiés au Service Public, formule dont l'étymologie est encore " être au service du public ", que cet argent doit servir à tout le monde et pas seulement à une secte musicale référencée comme telle dont les intérêts sont avant tout privés.

Là encore, malheureusement, retour au socialisme et à ses réalités : *la nomenklatura*.

Il y a un domaine qui rapproche la musique et les arts de la politique, c'est de l'ordre de la vérité. On me rétorquera qu'il n'y a pas une vérité, qu'il y a des vérités... Le relativisme est malheureusement toujours en marche ! C'est même lui qui ouvre les portes aux plus gros mensonges puisque toute vérité comme tout mensonge peut avoir le même niveau médiatique. Désolé, en musique, on ne peut mentir, " *cela sonne faux* " tout de suite. En politique, idem. Et la crise de celle-ci dans nos pays est du même ordre que dans cette *musique contemporaine* car le mensonge, la médiocrité, le je-m'en-foutisme adossés à la prétention la plus aiguë ont été associés dans un mouvement idéologique, professionnel, administratif et social pour imposer les pires et les plus banales expressions, les corruptions et le clientélisme le plus vil, les plus grosses ignominies comme seules réalités acceptables. Le problème est que tout le monde sait repérer un menteur politique pathologique (une espèce très développée depuis toujours) comme un mauvais musicien ou un médiocre compositeur. À la télévision, c'est encore plus criant malgré les discours préparés par des agences de communication qui coordonnent les éléments de langage, organisent et enrobent les mensonges grâce à l'art de la communication, ce nouvel avatar de notre monde moderne qui pollue l'atmosphère et les ondes du matin au soir et empêche l'exactitude de faire son chemin. Ils ont juste oublié qu'ils s'adressaient à des gens, oui à des gens, *des vrais gens*, à des sens, à des intelligences, à des esprits bien plus cultivés, bien plus affûtés fondamentalement que leurs études qualitatives et quantitatives avaient bien cru leur en fournir. *Du pain et des jeux* comme seul mode de gouvernement ! La façon dont le peuple, *les gens*, se moque des élites en trafiquant les sondages est édifiant à ce titre. Encore une science nouvelle à mettre à la trappe ! On ne maîtrise plus le peuple alors qu'on pouvait espérer par cette technique sociologique, le prévoir, l'anticiper, le manipuler et en fin de compte le *shunter* au bénéfice des oligarques, d'une clique, d'une caste qui n'aurait plus eu aucun compte à rendre... Dommage, c'est raté !

Quand l'art de la communication devient l'art de la tromperie, en musique comme en politique, le désastre n'est jamais très éloigné. C'est une évidence constatée universellement depuis fort longtemps : les poubelles de l'histoire sont grandes ouvertes pour les menteurs et leurs impostures. Quand de plus c'est en bandes organisées depuis le sommet de la pyramide que ces escrocs nous font continuellement la leçon et la morale tout en vidant nos poches au minimum avec l'appui de la force de la loi, c'est pire qu'insupportable, le renversement de la table devient alors plus que nécessaire.

La *musique contemporaine* est du bruit scientifiquement organisé sur du papier, une bande ou un ordinateur, et interprété par des instrumentistes ou pas. En effet, hors organisation musicale, chaque note

de chaque instrument de musique n'est qu'un bruit, qu'il soit beau, pur, esthétique ou pas. On pourrait donc dorénavant appeler cette musique, dont l'unique but est l'organisation scientifique des sons de manière horizontale et verticale et la suppression de l'émotion humaine ontologique, *l'a-musique*. En effet, une musique n'est pas, elle est donc *a* (privatif) si l'émotion n'est pas présente. *Peut-être écrivent-ils pour les robots, la nouvelle civilisation dominante du futur ?*

La musique classique, romantique, moderne - tout ce qui précède 1945 et s'est continué après sous la forme *néo*, tout ce qui est consonant, dissonant, modal, tonal, atonal, déstructuré ou pas mais audible et avant tout pourvoyeur d'émotions, qu'il soit organisé sur du papier, une bande ou un ordinateur et interprété par des instrumentistes ou pas - est un langage universel qui touche les esprits et les cœurs au plus profond. Je continuerai donc, comme tout le monde, de l'appeler *la musique*.

Pour conclure, je remarque que les quolibets, les insultes et les noms d'oiseaux commencent à pleuvoir depuis ces simples analyses effectuées, à défaut de la part de leur émetteurs d'être capables de les contester par écrit, face à face ou arguments contre arguments, donc de laisser des traces du débat public aux générations futures. Ma réponse est simple : "*les chiens aboient, la caravane passe*". Le futur s'écrit désormais sans eux. On a déjà assez perdu de temps dans cette stérile et inutile polémique qui dure depuis 70 ans. La controverse est close. La vie et la belle musique nous attendent maintenant.

Enfin, les mystifications théoriques montrent toujours, partout et assez tôt, leurs limites en passant rapidement à l'activité criminelle et mafieuse qui est leur destination finale, leur périmètre naturel, leur méthode principale avec la manipulation perverse pour garder le pouvoir. De la même manière que les régimes iniques se transforment imperturbablement en tyrannies et finissent en pogroms, puis les uns après les autres aux ordures de la mémoire avec un bilan en millions de victimes. Là non plus, rien de nouveau sous le soleil !

François SERVENIERE,  
compositeur,  
*le 29 Juin 2011 à Blangy-le-Château, France*